

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 21 (1883)  
**Heft:** 47  
  
**Artikel:** Les dames qui s'enrhument  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-187913>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les dames qui s'enrhument.

L'hiver est un ennemi de l'humanité auquel il faut chaque année son contingent de bronchites, sans compter les rhumes ordinaires et bénévoles, comme complément, et les simples coryzas comme hors-d'œuvre. Tant pis pour ceux qui ne savent pas s'en défendre.

Nos dames s'enrhument à propos de rien et à propos de tout, elles finissent un rhume le matin et en commencent un autre le soir. Elles répètent assez volontiers que « l'habit ne fait pas le moine ; » de là à mettre ce consolant axiôme en pratique, il y a un abîme, l'abîme de la coquetterie.

Sous ce rapport, l'Anglaise n'est jamais en défaut ; forte d'elle-même et insouciant du qu'en dira-t-on, — les jours de pluie, — milady passe, fortement chaussée, à l'abri de la boue et rendue imperméable sous son grand *mackintosh*. A dix pas, elle ressemble vaguement à un policeman en tenue de service, mais peu importe : le *mackintosh* restera tout à l'heure accroché dans l'antichambre pendant que milady entrera dans le salon, le visage rose et bien portant.

Conseillez à milady de sortir sans son fidèle manteau imperméable, elle vous répondra :

— Oh ! mais non ! je n'ai pas envie de m'enrhumer.

Conseillez à la Lausannoise d'endosser le dit vêtement, attendez-vous à cette réponse :

— Merci ! je n'ai pas envie d'être fagotée !

Alors il n'y a plus à insister, ce serait puéril. Fagotée, tout est dit !

Et naturellement, madame s'enrhume.

Quand madame rentre au salon, elle commence par éternuer et à parler du nez, ce qui amuse beaucoup ses bonnes petites amies.

Après quoi, elle en a pour quinze jours à tousser — tousser n'est rien, cela vous donne un petit air intéressant — mais aussi à se moucher, ce qui rend le nez rouge.

Le rouge est une jolie couleur, vive et fraîche, c'est même la couleur à la mode cette année, enfin le rouge est joli... mais pas sur le nez.

Eh bien, après tout cela, essayez de persuader à madame que le meilleur moyen de se conserver un joli petit nez couleur de lis est de se couvrir d'un pardessus ciré et de chausser de fortes bottes...

— Merci ! je n'ai pas envie d'être fagotée !...

Essayez, mais essayez un peu, pour voir !

## LA NUIT AUX ÉMOTIONS

## II

Les présentations d'usage ayant été faites à la sous-préfecture de Neuchâteau un mois auparavant, ainsi que nous l'avons dit, le jeune magistrat fut accueilli comme un ami. On l'invita à dîner, il accepta ; les dîners de famille ou autres seront toujours les grands pourvoyeurs de l'hymen. — Au dessert, il profita d'un instant où Adrienne était sortie, pour lancer sa demande matrimoniale. Les parents de la jeune fille, quoique paraissant surpris de cette déclaration qu'ils n'attendaient pas, ne répondirent point par un refus ; « on verrait, on consulterait la partie la plus intéressée et si elle consen-

tait à ce projet d'union, il y avait des chances pour que celle-ci se fît. »

M. de Verchesne n'en demandait pas davantage ; il partit le paradis dans l'âme, et les yeux aux étoiles ; sa vie, désormais, allait avoir un but ; son foyer si longtemps solitaire allait donc s'éclairer au sourire d'une jeune femme aimée ; ces insipides philosophes qui prétendent que la vie n'est que douleurs et amertumes, en avaient menti ; la vie, quand on aime, c'est le bonheur.

Trois mois plus tard, le mariage avait lieu.

Et c'était cette jeune femme qui venait de mourir ! Rien n'était plus vrai que cette épouvantable nouvelle.

Dans sa chambre de mariée, aux tentures claires et chatoyantes, dans cet appartement coquet, orné de tableaux ravissants et de fleurs exotiques au doux parfum, sous ces rideaux de soie azur bordés de dentelles de Nancy, était couchée la morte.

Un cierge brûlait à la tête du lit funèbre ; agenouillé devant le cadavre, son mari sanglotait ; ce coup d'œil était navrant.

Madame de Verchesne n'était nullement défigurée ; elle semblait dormir ; sans le froid marmoréen de son corps rigide, celui qui fut entré dans cette chambre sans être averti, se serait dit que l'adorable femme sommeillait, et il eût amorti le bruit de ses pas, afin de ne pas provoquer le réveil.

Un des amis du magistrat entra doucement dans l'appartement, il alla vers M. de Verchesne, et lui posant la main sur l'épaule :

— Tout est réglé, dit-il.

— Après demain ?

— A dix heures du matin.

— Oh ! ma pauvre Adrienne ! s'écria le malheureux époux, en étreignant la morte dans ses bras, il va falloir nous séparer bientôt, me faut-il donc te perdre pour jamais !...

— Je t'en supplie, mon cher Anatole, un peu de raison, répartit Armand Desmonts, fort ému lui-même.

— Oh ! je voudrais aussi mourir !

— Pauvre ami ; tiens, viens dans cet appartement à côté, un peu d'air te fera du bien ; du courage, je t'en supplie.

— C'est affreux... horrible !...

— Sans doute ; mais que faire contre cet *ananké* des anciens, contre le destin impitoyable, sourd à nos cris, insensible à nos douleurs, rien ; sinon de courber la tête et de nous abîmer dans notre impuissance.

Tout en parlant, Armand Desmonts avait entraîné son ami dans le petit salon attenant à la chambre à coucher ; l'air du dehors, pénétrant par la fenêtre ouverte sur la cour, ramena un peu de calme dans l'esprit du magistrat.

— Travaille-t-on au caveau, demanda-t-il après quelques minutes de silence ?

— Il sera terminé pour l'heure de l'enterrement.

— Oh ! ma bien-aimée, tu seras belle, je le jure, jusque dans la tombe.

Un domestique annonça la visite du président du tribunal, le chef hiérarchique d'Anatole de Verchesne ; la journée en amena d'autres ; la consternation la plus sincère se lisait sur tous les visages.

Le jour de l'enterrement se leva sombre, lugubre ; un brouillard humide enveloppait les vallées environnantes ; il faisait froid, la nature, elle aussi, avait revêtu sa parure de deuil.

Un peu après neuf heures, les cloches tintèrent tristement pour annoncer à la population le moment si déchirant de la séparation. Une réunion déjà grande de parents et d'amis se pressait depuis un instant dans la cour et dans les appartements de M. de Verchesne. Sur les trottoirs, la foule grossissant de moment en moment,